

Avant-propos

A une époque où il est tant question de performances et de *Guinness Book*, l'exploit de la Découverte laisse rêveur. Une sorte de record du génie humain demeuré inégalé durant près de cinq siècles, jusqu'à certain pas sur la lune du 29 juillet 1969.

La Découverte et le Découvreur. Christophe Colomb et son œuvre s'inscrivent dans un tableau aux atmosphères contrastées, où nous oscillons entre la lumière la plus vive (celle des pays exotiques, des entrées triomphales à Séville ou Barcelone, des cours royales, de l'intelligence et du savoir) et des zones d'ombre, de ténèbres, où il est question de piraterie, de naufrages, de massacres, de vol d'identité ou d'informations, de cales sombres et de chaînes infamantes, de retraite monacale, de faits incertains ou soigneusement dissimulés.

Colomb. Le sujet, certes, est attractif. Qui plus est, cet homme, qui a changé la face du monde, le cours de

l'Histoire, demeure inconnu. Ou, pour le moins, méconnu. En effet, en dépit d'une luxuriante littérature, la biographie définitive du Découvreur reste à rédiger. Ce qui ne sera guère aisé, si l'on considère les mystères, les controverses planant autour de ses origines, de sa vie, de sa personnalité et de son œuvre.

Pour aider le lecteur à appréhender le phénomène *Colomb* dans les meilleures conditions, nous avons tenté de conjuguer humilité et ambition, ténacité et passion, rigueur et inventivité.

Il fallait dresser un bilan élagué des connaissances, séparer le bon grain de l'ivraie. Mettre à mal les clichés et les légendes. Dégager des certitudes et des probabilités, accepter des ambiguïtés.

Nous avons passé de très nombreuses heures à lire tous les écrits du Découvreur, à les annoter, les comparer, les analyser. D'autres, beaucoup d'autres à reconstituer les actes de sa vie, le détail de ses expéditions. Et nous avons posé nos déductions, nos impressions. Mais notre réflexion s'est nourrie d'un perpétuel échange avec des dizaines d'ouvrages, et il nous a paru indispensable de prélever le miel, la *substantifique moelle* chez des auteurs particulièrement qualifiés, les Boorstin, Heers, Varela/Gil, Clément/Saint-Lu, Lequenne/Estorach, Cioranescu, et d'autres, espérant stimuler l'appétit pour leurs livres, leurs travaux. Car des informations du meilleur aloi se trouvent dans de volumineux ouvrages, des actes de colloque, des apparats critiques, des études si fouillées, si érudites qu'elles n'atteignent pas nécessairement le grand public.

Soucieux de la rigueur du fond, nous avons souhaité y adjoindre une structure percutante, qui soit en soi informative, et un rendu chronologique, qui permet de marier la résolution des énigmes avec la lecture d'une vie, et donc d'une véritable histoire.

Notre livre portera sur Colomb. Sur l'homme et ses mystères. Sur la Découverte aussi. Car il est impossible d'évoquer l'un sans l'autre. Et nous interrogerons les soubassements de la Grande Aventure et du Projet. L'évolution des connaissances géographiques, le traumatisme de la chute de Constantinople et la recherche d'une nouvelle route vers les Indes, la prise de Grenade et l'expulsion des juifs d'Espagne, les expéditions qui auraient précédé Colomb, etc. Autant d'éléments qui, nous l'espérons, conféreront de la profondeur à la scène où s'inscriront nos investigations policières.

Mais, avant de plonger dans la nébuleuse, une entrée lumineuse, l'épopée qui, pour l'Histoire, a fait de notre héros le Découvreur, soit l'homme de la Découverte.

N.B. Pour éviter les digressions et privilégier la fluidité du récit, nous avons doté notre ouvrage de plusieurs annexes, que le lecteur lira peu ou prou au gré de sa fantaisie. Parmi celles-ci, un *lexique*, où l'on trouvera des compléments d'information pour les mots suivis d'un astérisque, une *chronologie du temps*, quelques *cartes*, de petits *appendices* vifs et éclairants.

PREMIERE PARTIE

LA DECOUVERTE

*Le plus grand événement depuis
la Création du monde, hormis
l'Incarnation et la mort de son
Créateur (...).*

(Francisco Lopez de Gomara,
Historia general de las Indias).

1

Prologue

Où le Destin suspend son vol

Les vagues, de plus en plus lourdes, de plus en plus monstrueuses, surgissaient de tous côtés pour s'entrechoquer par-dessus la coque du navire. A quoi bon lutter ? Mieux valait plier, s'incliner devant la tempête que d'exploser soudain, pulvérisé par les incessants coups de boutoir. Et la *Nina* s'abandonnait au déferlement sauvage, acceptait l'étreinte de l'Océan qui lui labourait les flancs.

Au loin, la *Pinta* semblait plus mal en point, mais les fanaux lui indiquaient encore la position du vaisseau amiral. Ainsi les deux bâtiments restaient-ils en contact, ainsi s'accrochèrent-ils désespérément l'un à l'autre durant toute une nuit de fin du monde.

Quand le jour se leva, l'autre caravelle avait disparu. Et l'épouvante envahit les cœurs les plus hardis. L'Océan n'était plus qu'une gueule béante et écumante, prête à engloutir sa proie. Mais la *Nina*, attirée vers les fonds marins, remontait toujours, défi fier et dérisoire de la Civilisation face au Chaos.

Sentant leur fin proche, les marins se tournèrent vers la religion. Ils prièrent, promirent un pèlerinage dans un sanctuaire consacré à la Vierge. Il fallut tirer au sort celui qui les y représenterait et le hasard (la Providence ?)

désigna l'amiral Christophe Colomb en personne. Comme la situation était de plus en plus désespérée, deux nouveaux pèlerinages furent décidés. Le troisième tirage au sort désigna encore Colomb.

Après avoir raffermi le moral de ses hommes, ce dernier prend de nouvelles dispositions. Il convient d'abord de la légèreté de la *Nina*, qui manque de lest, et fait remplir d'eau de mer tous les barils vides. Ensuite, il rédige la *Relation* de son voyage à l'attention des souverains espagnols, ses employeurs :

(...) je me demandais s'il n'était pas un moyen de faire que, moi étant mort, et les navires étant perdus corps et biens, Vos Altesses ne fussent pas privées des fruits de notre expédition, je cherchais par quelles voies elles pourraient être instruites des détails et des résultats de mon voyage. J'écrivis donc sur un parchemin, avec la brièveté que commandaient les circonstances, comment j'avais trouvé la terre que j'étais allé chercher et que j'avais promis de découvrir ; en combien de jours et par quelle route j'avais atteint ces pays que je décrivais succinctement.

Je disais aussi les mœurs des habitants, qui restaient les sujets de Vos Altesses, au nom desquelles j'avais pris possession de toutes les terres rencontrées. Cet écrit achevé et scellé, je l'adressai à Vos Altesses en ajoutant à la suscription la promesse de mille ducats à celui qui le leur ferait parvenir.

(Fernando Colon, *Histoire de l'Amiral, dans Christophe Colomb raconté par son fils*).

La lettre est enveloppée dans une toile cirée et déposée dans un grand baril que l'on jette à la mer. Jugeant que deux précautions valent mieux qu'une, Colomb fait attacher un second message à la poupe du vaisseau.

Il ne restait plus qu'à attendre, à espérer ou à méditer. Le Destin avait suspendu son vol. Comme s'il devait trancher entre la Nature et l'Homme, cet animal incongru

qui bouleversait le cours des choses, qui s'acharnait à tout voir, tout comprendre, tout régir.

En **ce jeudi 14 février 1493**, Colomb, écrasé par le spectacle dantesque, ressentait l'absurdité de la situation. Ainsi, il pourrait avoir passé tant d'années à préparer son grandiose projet, l'avoir mené à terme avec brio et pourtant échouer, alors que le voyage touchait à sa fin ? Avait-il démérité pour se voir ravir la gloire universelle qui lui était promise ? L'Europe continuerait-elle à ignorer durant des siècles qu'il était possible de franchir l'immensité océane ? A moins que les messages contenus dans les barils... A moins que...

Une flèche acérée dût lui percer le cœur. Et si la *Pinta* n'avait pas sombré ? Si son capitaine lui survivait ? Martin Alonso Pinzon, le précieux allié des débuts mais le rival arrogant et trop ambitieux des dernières semaines, le félon qui avait osé braver son autorité et faire cavalier seul dans les îles. Dieu permettrait-il qu'un compagnon aussi déloyal atteigne l'Espagne pour recueillir toute la gloire de la Découverte ?

2

Le grand départ

Palos

Tout avait commencé un peu plus de six mois plus tôt dans un port d'Andalousie. Non pas à Cadix ou Séville, mais à Palos, dans la Niebla, un comté que ses terres marécageuses, guère propices à l'agriculture, avaient tourné vers la mer, armateurs et marins s'y spécialisant dans les voyages vers la Mina* ou les archipels atlantiques. Des activités maritimes qui n'étaient pas toujours des plus légales. Palos, Moguer et Huelva étaient des repaires d'aventuriers. Marins, corsaires, pirates, la limite était floue pour tous ceux-là. Sous l'œil débonnaire (ou complice) des grands seigneurs du territoire. Et malgré le contrôle

de plus en plus serré, les sanctions infligées par le pouvoir central.

Ancrés dans le Rio Saltès, trois navires s'apprêtaient pour le départ. Les deux plus légers, la *Nina* et la *Pinta*, étaient des caravelles du pays réquisitionnées de force par la Couronne, une sorte d'amende, destinée à effacer quelques brigandages. Leurs capitaines, les frères Pinzon, Vicente et Martin, venaient de Palos même. Le second était copropriétaire, une personnalité, une puissance de la région, du métier. Quant au vaisseau amiral, que l'Histoire retiendrait sous le nom de *Santa-Maria*, Christophe Colomb, le chef de la flottille, l'avait loué à un Galicien.

A bord, il y avait une nonantaine d'hommes, heureux d'éviter les mauvais temps d'hiver. Une petite troupe qu'il avait été malaisé d'assembler. Bien sûr, il y avait quelques proches de Colomb et des officiers dépêchés par les souverains espagnols. Une poignée de Biscayens aussi, qui avaient suivi leur patron galicien. Mais compléter les équipages avait d'abord paru tâche impossible. Sans doute renâclait-on ici contre les autorités, la loi, tout ce qui venait de l'extérieur. Mais il y avait davantage. La peur de l'entreprise elle-même. Et la chance de Colomb (ou son talent premier ?) avait été de se concilier le soutien des Pinzon, les convaincre de l'intérêt de son Projet, les convaincre de sa réussite. Des individus rudes et madrés. Pas des rêveurs. Habités à décider, à commander. A chercher un profit immédiat, assuré. Ensuite, ceux-ci avaient usé de leur ascendant sur leurs familles, leurs proches, les populations locales. On les avait suivis, eux et pas Colomb, et ce dernier le savait, il embarquait une majorité de marins issus de la Niebla, des hommes assujettis aux Pinzon. Ce qui serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles tant que ces derniers croiraient en lui. Mais si le vent tournait...

1492 : l'Histoire en marche

Cette année-là resterait gravée dans les Annales espagnoles.

Le 2 janvier, Grenade avait capitulé, mettant un terme triomphal à la *Reconquista* entamée quatre siècles plus tôt aux dépens des Maures. L'unification du pays, planifiée depuis le mariage de Ferdinand II d'Aragon et d'Isabelle Ière de Castille, en 1469, était pratiquement réalisée. Même si l'Espagne resterait un temps encore, fait rare, un corps à deux têtes, chaque souverain ayant conservé sa propre couronne, avec des administrations et des conseils séparés.

Le 31 mars paraissait l'*Edit* d'expulsion des juifs*. Ceux-ci devaient se convertir au christianisme ou quitter le royaume avant la fin du 2 août.

Ferdinand et Isabelle avaient tourné le dos à la tolérance traditionnelle de leurs prédécesseurs, mais l'Europe chrétienne, loin de les en blâmer, les regardait désormais comme les gardiens de la foi, les sauveurs de l'Occident. De par la volonté d'un pape élu en août... 1492, l'Espagnol Alexandre VI Borgia, ils allaient devenir les *Rois Catholiques*.

N'étaient-ils pas les successeurs des Charles Martel et autres Cid Campeador, l'ultime espoir d'une chrétienté prise en tenaille par les forces musulmanes depuis la chute de Constantinople en 1453 ?

Dorénavant sûre de sa puissance, ses élites et ses peuples gagnés par une fièvre patriotique, voire messianique, l'Espagne pouvait défier son voisin portugais. Celui-ci tentait depuis des années d'atteindre les Indes en contournant l'Afrique, et Dias avait déjà atteint le cap de Bonne-Espérance. Certes, la guerre de succession qui avait opposé le Portugal à Isabelle pour la couronne de Castille était loin, Alphonse V, le rival, était mort, la paix régnait désormais entre les deux nations. Mais les succès maritimes de Jean II, son fils, laissaient les gouvernants espagnols songeurs. D'autant qu'il fallait renflouer les

caisses du royaume, mises à mal par l'épopée. L'envers de la médaille dorée.

La gloire du puissant voisin. Le besoin d'argent.

Et que proposait-il, ce navigateur étranger, ce Christophe Colomb ?

D'atteindre les Indes (c'est-à-dire l'Asie).

Par l'ouest, à travers la mer Océane.

Il parlait d'or et de pierres précieuses, d'épices, de bois rares... De territoires et de populations à convertir, à rallier à la communauté chrétienne.

L'argent, la gloire, le devoir...

Isabelle songea qu'il fallait lui donner sa chance.

Qu'avait-on à y perdre ? Peu de choses. Du moins si les investissements étaient limités, répartis entre le clan Colomb et la Couronne. Mais s'il réussissait...

L'expédition commença donc à s'organiser sur des bases très modestes. Trois navires, dont deux réquisitionnés. Des équipages réduits, sans soldats ni prêtres.

Sans soldats ni prêtres ? C'est dire que cette première expédition se bornerait à une mission de reconnaissance. Il n'était pas question, encore, d'appliquer le modèle de conquête/colonisation qui avait prévalu ces dernières décennies, ces dernières années le long de la côte africaine ou dans les archipels atlantiques.

Mais.

Colomb posait des conditions exorbitantes.

Lui, un étranger, un homme de rien, que demandait-il ? Qu'osait-il réclamer en cas de réussite ?

L'anoblissement !

Des titres héréditaires, qui plus est. Et quels titres ! *Amiral de la mer Océane. Gouverneur et vice-roi des Indes.* Avec droit de justice en cas de litige commercial, etc.

Une part des profits à venir !

Et quelle part ! Huit à dix pourcents selon les cas de figure.

Pourtant, à tout soupeser...

S'il échouait, il n'aurait... rien.

S'il réussissait, la manne pourrait être si prodigieuse que...

Isabelle et Ferdinand cédèrent. Signèrent avec Colomb les *Capitulations de Santa Fé**, qui les obligeaient tous les uns à l'égard des autres. Droits et devoirs.

Colomb pouvait tenter le Grand Saut.

En route !

Le vendredi 3 août de l'an 1492, l'expédition quitte la *barre de Saltès*, un îlot situé en face de Palos, à huit heures du matin :

Nous avançâmes avec une forte brise de mer, jusqu'au coucher du soleil, vers le sud pendant 60 milles, qui font 15 lieues*, puis vers le sud-ouest et le sud quart sud-ouest qui était alors le chemin des Canaries.*

(I, *Journal du premier voyage (1492-1493)*, d'après Las Casas, dans Christophe Colomb, *Œuvres complètes*).

3

La traversée

Les Canaries : entre sabotage et poursuite

Comme dans nos actuels *Tour de France* cycliste ou rallye automobile *Paris-Dakar*, l'épreuve océane comportait un prologue. Plutôt que de mettre le cap vers le ponant*, la flottille se dirigea vers le sud. Direction les Canaries.

Les Canaries. Très au sud. Et pas les Açores, voire Madère ?

Les archipels atlantiques les plus proches appartenaient au Portugal, et il n'était pas question d'aller narguer Jean II sur ses terres. Par ailleurs, on ne pouvait se risquer à découvrir des îles, des terres flirtant peu ou prou avec le périmètre des possessions portugaises. Un périmètre *sacralisé*. Car le pape, qui avait la prérogative (depuis les

croisades) d'attribuer les terres païennes, avait réparti l'Atlantique méridional entre les deux puissances ibères, ne laissant à l'Espagne que les seules Canaries. Les Açores, Madère... mais aussi la côte africaine, les îles du Cap-Vert et tout ce qui se trouvait au sud des Canaries appartenaient de facto ou potentiellement au Portugal.

Bref, le choix de Colomb s'imposait. D'autant que, selon ses calculs, ces îles étaient situées sur le même parallèle que Cipango (le Japon), l'objectif déclaré de l'expédition. En y prenant son départ, il comptait donc s'attacher à suivre une ligne très droite, en profitant au maximum des vents favorables.

Pour les équipages andalous, cette première étape s'apparentait à la routine. Pourtant, l'on faillit perdre l'un des trois bâtiments. Les 6 et 7 août, soit à deux reprises, le gouvernail de la *Pinta* se déboîta ou sauta. Un sabotage ? C'est ce que soupçonna Colomb, qui avait surpris d'étranges conciliabules entre un marin et l'un des copropriétaires du navire. Qui préférerait sans doute que sa *Pinta* abandonne une expédition trop périlleuse.

La flottille s'arrêta dans la Grande Canarie le 11 août. Dépité, Colomb songea à laisser la caravelle endommagée, d'autant qu'elle prenait l'eau. Mais aucune solution de substitution ne se présenta, il fallut attendre une longue remise en état. L'étape de transition se transformait en une utile répétition générale. Colomb en profita pour remplacer les voiles latines de la *Pinta* par des voiles carrées plus adaptées à la pleine mer. On refit le plein de vivres frais et d'eau.

Près d'un mois plus tard, le jeudi 6 septembre, les trois navires prirent leur second départ. Il était temps, une rumeur enflait, des vaisseaux portugais étaient lancés à leurs trousses. Le roi Jean II ne supportait-il pas l'idée que Colomb, qui avait passé des années au Portugal, y avait fondé famille et acquis une position enviable, l'ait quitté pour ses rivaux espagnols ? Commencerait-il à accorder du crédit au Projet qu'il avait rejeté ? Redoutait-il le succès de l'expédition ?

Le grand large

Quand la terre eût déserté l'horizon, les marins commencèrent à soupirer, à se lamenter. Ils avaient l'habitude de longer les côtes, tels des acrobates rassurés par un filet. L'immensité océane figurait un néant terrifiant.

Colomb s'y attendait. Le plus ardu ne serait pas de conserver un cap plein ouest mais de garder son emprise sur ses équipages, de gérer la peur de l'inconnu, la hantise du retour impossible. Avancer en profitant des vents favorables, la belle affaire pour les marins. Mais quand il s'agirait de regagner l'Espagne, si les courants étaient contraires ou inexistantes, les distances parcourues ne les condamneraient-elles pas à la mort par la faim, la soif ?

Pour éviter d'effrayer, il résolut de cacher la vérité. Chaque jour et chaque nuit, il consignait les distances parcourues ? Eh bien, il les sous-estimerait.

Le 6 et le 7 septembre, les navires avancent par temps calme. Dès le 8, le vent se lève, la progression se fait plus rapide. Mais on dévie insensiblement, les marins maîtrisent mal l'usage du gouvernail. Le 9, Colomb les tance une première fois. Il doit récidiver.

Du 10 au 13, la tension est vive, tout événement inattendu mobilise l'attention générale. Un mât à la dérive que l'on tente de repêcher, une traînée de feu tombant du ciel, une plaine d'algues qui entrave la course des navires, un océan qui s'agite sans vent... Les hommes s'accrochent au moindre indice d'une terre proche.

Le 14 septembre, déjà, les marins de la *Nina* aperçoivent une hirondelle de mer et un *paille-en-queue*, des oiseaux qui ne s'éloignent jamais du littoral à plus de 25 lieues*.

Le 16, la flottille entre dans la mer des Sargasses* et les *preuves* s'accumulent. Amas d'algues, crabe, eau moins salée, air plus doux.

Le 18, un vol d'oiseaux vers l'ouest alerte Martin Pinzon, qui augmente l'allure de la *Pinta*. Les souverains n'ont-ils

pas promis une rente de 10 000 maravédís* au premier qui distinguerait la côte ? Mais il faut être prudent, toute fausse alerte élimine de la course à la récompense.

L'espoir retombe, les vents cèdent la place à de grands calmes. Puis on s'arc-boute à de nouveaux indices. Un grand ciel d'encre, vers le nord, « comme on n'en voit qu'au-dessus des terres », disent des marins. Un albatros, puis un second. Une bruine sans vent.

Colomb va-t-il quitter sa trajectoire pour fendre en direction du littoral présumé ? Les équipages l'espèrent. Lui subodore l'existence de chapelets d'îles au nord comme au sud, il se voit naviguer au beau milieu, mais son devoir le tend vers les Indes, au-delà de l'horizon, il n'est pas question de ralentir.

Le 20, quatre albatros, des oiseaux d'eau douce et des amas d'algues font frémir les équipages.

Du 21 au 24, les vents sont faibles ou contraires, il faut de continuelles manœuvres pour avancer. Les hommes murmurent. « On ne pourra jamais regagner l'Espagne ! ». Les paroles, les visages deviennent inquiétants. La mer est étale, certains entrevoient un *autre monde*. Puis, le *Grand Bleu*, toujours calme, se met à grossir et la terreur enfle. Les critiques fusent. A haute voix. Contre le chef de l'expédition ou ses commanditaires. On apostrophe Colomb. On l'injurie. Des mains se tendent. On menace. On veut rebrousser chemin tant qu'il est temps, si tant est qu'il soit temps encore. Sinon... Sinon, on le flanquera par-dessus bord, cet étranger qui veut les emmener en enfer.

Face au danger, Martin Pinzon, qui en a apparemment vu d'autres, a-t-il proposé de pendre quelques récalcitrants, comme le bruit en courra plus tard ? Si c'est le cas, Colomb s'y est opposé.

Le 25, le vent souffle à nouveau. La tension retombe. Puis. Première fausse alerte. Martin Pinzon, qui profite de la vitesse supérieure de son voilier pour faire la course en tête dès qu'il en a l'occasion, a cru entrevoir une île, mais il ne s'agit que de nuages. Cependant, les *signes* continuent

à s'accumuler. Algues à la dérive, crabes, oiseaux ne pouvant vivre trop loin des côtes. L'espoir renaît de toucher enfin au but, contrebalancé par une peur indicible face à l'inconnu, au néant.

Les jours passent. L'opposition se fait de plus en plus palpable. Des mots haineux, des regards enfiévrés, des gestes esquissés.

Jusqu'au 6 octobre. Ce qui couvait éclate. Des marins biscayens du vaisseau amiral se révoltent, Colomb leur résiste, Martin Alonso Pinzon s'interpose entre les parties. Moment très délicat. Le premier dirige mais le second et son frère, leurs parents ont la mainmise sur les équipages issus de *leur* Niebla. Martin Alonso, qui a déjà manifesté des velléités de soliste, s'érige cette fois en contrepouvoir et tente de convaincre le leader de l'expédition de la nécessité de renoncer ou, du moins, de louvoyer vers les îles devinées. En vain.

Le 7 octobre, la *Nina* hisse un pavillon à la pointe de son mât et tire un coup de bombe. La Providence vient-elle dénouer la crise ? Non. Encore une fausse alerte. Colomb, dans le secret de sa cabine, calcule avoir parcouru près de 800 lieues* et dépassé le méridien sur lequel il place Cipango. De fausse alerte en faux espoir, le découragement définitif guette les marins, les pilotes, les capitaines. Combien de temps échappera-t-on à la mutinerie générale ?

Un vol d'oiseaux vient relancer la mécanique. Ne se rendent-ils pas à terre pour passer la nuit ? Cette fois, Colomb s'écarte de sa trajectoire rectiligne pour les suivre plus au sud. Un compromis est arrêté. On poursuivra mais on abandonnera la route de l'ouest pour épouser la direction des signes. Cap ouest-sud-ouest donc.

Les jours suivants, on croise de plus en plus de volatiles. Des hirondelles de mer, des canards, un albatros. Mais la lassitude ronge les équipages, qui manifestent ouvertement et, cette fois, très largement, leur hostilité. Colomb manie la carotte et le bâton, encourageant, flattant, secouant,

menaçant, il rappelle les profits et la gloire qui attendent chacun, les châtiments qui accompagneront tout écart par rapport à la volonté des souverains espagnols. Mais la vindicte est trop forte. Tout au plus les trois capitaines, qui le lâchent, lui accordent-ils un dernier délai. Trois jours. Trois derniers jours. Puis on rebrousse chemin. Et on tentera de regagner l'Espagne. Et si l'on échoue...

Le jeudi 11, les événements se précipitent. Des pétrels et un jonc vert passent près de la nef amirale, les marins de la *Pinta* aperçoivent un roseau et une planchette, des morceaux de bois, dont l'un semble travaillé au fer, ceux de la *Nina* repèrent un rameau chargé de fruits rouges. Le soulagement et la joie emplissent les cœurs.

Terre ! Terre !

Dans la nuit du 11 au 12 octobre, Colomb, vers 10 heures du soir, aperçoit une lumière depuis le château de poupe, mais si ténue qu'il doute. Il appelle deux membres de la délégation royale. L'un distingue à son tour le trait lumineux mais l'autre ne voit rien. Et Colomb postpose l'alerte.

Martin Pinzon pousse à nouveau son voilier vers l'avant. Et, soudain, un marin sévillan de la *Pinta*, Rodrigo de Triana, lance le cri tant attendu. Il est 2 heures du matin, et la terre apparaît à deux lieues*. Les bâtiments se mettent en panne, attendant le lever du jour dans l'impatience et l'allégresse.

A défaut de Cipango, l'expédition vient d'atteindre une petite île des Bahamas, sans doute la future *Watling*, après trente-six jours de navigation. L'épreuve a été rendue pénible par l'absence de repères et quelques faux espoirs. Pourtant, à y bien réfléchir, la traversée a été étonnamment aisée. A part quelques rares jours de grand calme, les marins n'ont connu ni problème de navigation, ni péril inattendu, ni manque de vivres.